



VOL. II.—No. 23.

MONTREAL, JEUDI, 8 JUIN, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

SOCIÉTÉ D'INDUSTRIE ET DE COMMERCE.

Tous les journaux du Bas-Canada ont accueilli avec bonheur la nouvelle que les marchands et hommes d'affaires de Montréal s'étaient décidés à sortir de la torpeur où ils vivent depuis tant d'années au détriment du pays. Il n'y a qu'une seule voix dans la population pour rendre hommage à ceux qui ont entrepris de ranimer la confiance publique et de montrer que tout n'est pas perdu encore.

La *Minerve*, le *Pays*, l'*Ordre* et le *Journal de Lévis* ont en particulier fait les vœux les plus ardents pour le succès de l'association. Un rayon d'espérance vient d'illuminer les âmes inquiètes, et on dirait comme un astre nouveau qui se serait levé dans le ciel de la patrie.

On comprend que la situation n'est pas désespérée : ceux qui ont en mains l'influence et le capital ont aussi des idées larges et du patriotisme.

Le patriotisme ! Ce sentiment sublime qui fait les grands hommes et les grandes nations, on en a tant abusé malheureusement qu'on n'y croit plus. Ce ne sera plus bientôt qu'un vain mot qui résonnera comme un glas funèbre aux oreilles du peuple, une défroque dont on se parera sur les places publiques.

Le patriotisme ! Cette sainte et noble chose, une des forces les plus puissantes dont Dieu se sert pour conduire l'humanité, on s'en moque et on craint d'avouer qu'on la possède. L'égoïsme est à la mode ; il est presque devenu un brevet d'intelligence, un élément de succès ; il est des réunions, des salons où l'on prend en pitié ceux qui croient que notre pays n'est pas encore complètement abruti.

Chacun pour soi ! voilà le grand principe du jour, la plaie de notre société ; on a tué l'ancienne France avec cela, on tuera beaucoup plus facilement la nouvelle. *Chacun pour soi !* Maxime aussi anti-sociale que anti-chrétienne, aussi stupide qu'immorale, qui n'a pas même le mérite de produire ce qu'on y cherche. Car un pays où chacun travaille pour soi est un pays où tout le monde est pauvre. Pendant un certain temps il peut y régner une prospérité factice, tant qu'il reste des os à dévorer, mais bientôt c'est la ruine, la désolation et le désespoir partout.

Une nation fondée sur l'égoïsme devrait porter une tête de mort comme emblème de sa destinée, car c'est une nation vouée au suicide. Et lorsqu'elle périt, victime des principes qu'elle a mis en pratique, elle mérite qu'on danse sur ses ruines.

Il n'est donc pas étonnant que tous les amis de leur pays accueillent avec tant d'enthousiasme le mouvement qui s'opère en ce moment au sein des classes riches. Nous l'avons déjà dit souvent, il ne suffit pas d'être français et catholique, il faut encore montrer qu'on est digne de l'être ; il faut prouver que notre origine et notre foi ne sont pas, comme on le pense quelquefois, une cause de faiblesse dans l'ordre des choses temporelles. C'est tout le contraire qui devrait être vrai : plus on est catholique plus on devrait aimer ses semblables et travailler au bonheur et à la prospérité de son pays.

On entend dire quelquefois qu'il est inutile de chercher à lancer le peuple canadien dans une autre voie, à le sortir de son indifférence : et on entend dire cela par des hommes instruits, par ceux qui sont en grande partie responsables de cette indifférence que nous déplorons.

Le peuple a du patriotisme, il sait apprécier les œuvres nationales et tout ce qui fait la force et la grandeur d'une nation, mais il est ce qu'on le fait.

Si au lieu de le rapetisser, de le dégoûter par le spectacle qu'il voit au-dessus de lui et par les sornettes et les choses ridicules et mesquines qu'on lui débite en temps d'élection, surtout, si on élevait son intelligence et ses sentiments en lui parlant des grands intérêts de la patrie, nous verrions autre chose. Mais comment veut-on qu'il voit clair quand on s'attache à l'aveugler, comment veut-on qu'il ait l'enthousiasme du patriotisme, lorsqu'il ne voit au-dessus et autour de lui qu'égoïsme, ignorance et vanité, lorsque de toutes parts on cherche à le convaincre que le patriotisme, l'amour du bien et la religion même sont de vains mots. Que des hommes sincères, voulant avant tout le bien du pays, sa prospérité et sa gloire, se lèvent, qu'ils parcourent le Bas-Canada et qu'ils parlent au peuple d'industrie d'éducation, et de progrès matériel, et on le verra s'ébranler, s'ébranler et marcher à la fin à la suite de ces hommes là. Mais qu'on jette les yeux sur la plupart des comtés où on fait des élections en ce moment et qu'on dise après avoir prêté l'oreille aux discours qu'on débite à la porte des églises, s'il est un peuple capable de résister à un pareil abus.

On l'a vu autrefois le peuple canadien à l'œuvre, on l'a vu pousser le patriotisme jusqu'à l'insurrection, sous l'empire d'une idée patriotique, d'un sentiment national, il a montré alors ce qu'il pouvait faire, quand on sait s'adresser à ce qu'il y a chez lui de bon et de noble ; mais il est défiant maintenant, il ne sait plus où trouver la vérité, l'honneur et la sincérité, il craint qu'on ne l'exploite ; et il a bien raison de craindre. Ce n'est donc pas au peuple qu'il faut adresser des reproches, c'est à ceux qui ayant plus d'instruction et d'influence ne s'en servent pas pour le guider, l'éclairer et gagner honnêtement sa confiance.

Si nous attachons tant d'importance à l'établissement de l'association des marchands, c'est parce que nous savons qu'eux seuls peuvent à l'heure qu'il est régénérer le Bas-Canada par des idées pratiques, eux seuls, peut-être, peuvent débarrasser l'esprit public de toutes les mauvaises herbes qui y poussent et y jeter une semence féconde et salutaire. Lorsque le peuple entendra le langage de la raison et du bon sens, il retrouvera la foi et l'espérance en nos hommes publics ; lorsqu'il les verra venir devant lui avec des projets sérieux pour assurer le progrès et l'avenir du pays, il travaillera avec bonheur et ne songera pas à émigrer.

Et d'ailleurs plus ceux que nous aimons sont insouciant et apathiques, plus nous devons employer d'énergie pour signaler les dangers qui les menacent. C'est ainsi que nous répondons à ceux qui sont presque tentés de nous accuser de naïveté. Quant à ceux qui nous prêteraient des motifs plus ou moins honorables, nous nous contenterons de répondre que nous aurons l'occasion de prouver la fausseté de leur impression et de leur donner une leçon qui pourra leur servir. Et puis quand on fait le bien pour le bien, pourquoi s'occuper de la manière dont on sera jugé, pourvu que le but soit atteint ?

L. O. DAVID.

LE COMTE DE CHAMBORD.

Nous continuons de donner des informations sur le Comte de Chambord, vu que les événements semblent vouloir vérifier les prophéties qui annoncent son règne, après une guerre civile plus terrible que celle qui vient de finir. Mais il peut se faire que ces événements n'aient lieu que l'année prochaine.

Dans tous les cas, la candidature du Comte de Chambord est déjà lancée dans la nation française, et elle rencontre de puissantes sympathies. Le manifeste dans lequel il affirme ses droits et ses désirs est admirable de franchise, de grandeur d'âme et de patriotisme. Il veut régner par la religion et la liberté. Après avoir dit que la France sera sauvée le jour où elle cessera de confondre la liberté avec la licence, et quand elle n'attendra plus son salut de ces gouvernements d'aventure qui, après quelques années de fausse sécurité, la jettent dans d'effroyables abîmes, il répond ainsi à certaines objections qu'on fait à sa candidature :

« On dit que je prétends me faire décerner un pouvoir sans limite. Plut à Dieu qu'on n'eût pas accordé si légèrement ce pouvoir à ceux qui, dans les jours d'orage, se sont présentés sous le nom de sauveurs ; nous n'aurions pas la douleur de gémir sur les maux de la patrie.

« Ce que je demande, vous le savez, c'est de travailler à la régénération du pays, c'est de donner l'essor à toutes ses aspirations légitimes ; c'est à la tête de toute la maison de France de présider à ses destinées, en soumettant avec confiance les actes du gouvernement au sérieux contrôle de représentants librement élus.

« On dit que la monarchie traditionnelle est incompatible avec l'égalité de tous devant la loi.

« Répétez bien que je n'ignore pas à ce point les leçons de l'histoire et les conditions de la vie des peuples. Comment tolérerais-je des privilèges pour d'autres, moi qui ne demande que celui de consacrer tous les instants de ma vie à la sécurité et au bonheur de la France et d'être toujours à la peine avant d'être avec elle à l'honneur.

« On dit que l'indépendance de la papauté m'est chère, et que je suis résolu à lui obtenir d'efficaces garanties. On dit vrai.

« La liberté de l'Église est la première condition de la paix des esprits et de l'ordre dans le monde. Protéger le Saint-Siège fut toujours l'honneur de notre patrie et la cause la plus incontestable de sa grandeur parmi les nations. Ce n'est qu'aux époques de ses plus grands malheurs que la France a abandonné ce glorieux patronage.

« Croyez-le bien, je serai appelé, non-seulement parce que je suis le droit, mais parce que je suis l'ordre, parce que je suis la réforme, parce que je suis le fondé de pouvoir nécessaire pour mettre en sa place ce qui n'y est pas, et gouverner avec la justice et les lois, dans le but de réparer les maux du passé et de préparer enfin un avenir.

« On se dira que j'ai la vieille épée de la France dans la main, et dans la poitrine ce cœur de roi et de père qui n'a point de parti. Je ne suis point un parti, et je ne veux pas revenir pour régner par un parti. Je n'ai ni injure à venger, ni ennemi à écarter, ni fortune à refaire, sauf celle de la France ; et je puis choisir partout les ouvriers qui voudront loyalement s'associer à ce grand ouvrage.

« Je ne ramène que la religion, la concorde et la paix ; et je ne veux exercer de dictature que celle de la clémence, parce que dans mes mains seulement, la clémence est encore la justice.

« Voilà, mon cher ami, pourquoi je ne désespère pas de mon pays, et pourquoi je ne recule pas devant l'immensité de ma tâche.

« La parole est à la France, et l'heure à Dieu.

« HENRI.

« Mai 1871. »

Frédéric Gaillardet dit que le Comte de Chambord a été très-maladroit de dire qu'il est résolu à protéger l'indépendance de la papauté, car c'est faire entrevoir à la France la possibilité d'une guerre avec l'Italie.

Nous admirons, nous, ce que M. Gaillardet appelle maladroit. Que Dieu délivre la France de tous ces hommes adroits qui finissent par la jeter dans l'abîme, et qu'il lui donne des hommes comme le Comte de Chambord, dont le langage est si digne d'un roi de France et d'un chrétien. Après tout, nous croyons qu'il vaut mieux être un peu moins adroit et un peu plus honnête. Adroit est trop souvent synonyme de canaille dans les faits.

L. O. D.